

Le lendemain, un jeudi, Fantille me fit habiller de bon heure en m'annonçant qu'elle allait me conduire chez l'institutrice du bourg, très bonne personne qui m'avait jadis donné des leçons.

— Si tôt que cela ! dis-je à Fantille : maman est elle levée ?

— Non, elle dort, et le médecin veut qu'elle reste au lit toute la journée. Il ne faut pas faire de bruit, c'est pour cela que je vous emmène chez Mlle Cluzeaux.

— Elle n'est pas morte ? demandai-je, avec effroi, car les souvenirs de ma petite enfance me revenant tout à coup, je me rappelais qu'on m'avait éloignée aussi quand j'avais perdu ma première maman.

— Non ! non, dit vivement Fantille, avec son gai sourire : elle ira mieux ce soir et vous l'embrasserez demain. Venez, nous ferons une petite prière pour elle à l'église, en passant.

Je m'habillai rapidement. Un quart d'heure après, je descendais le sentier de la Ronchère, à côté de Fantille, par le même petit brouillard lumineux que l'année précédente quand j'étais allée à l'église pour ma première confession.

L'école touchait à l'église ; nous n'eûmes qu'un pas à faire pour sonner à la petite porte de Mlle Cluzeaux.

Il ne faudrait pas s'imaginer que Mlle Cluzeaux, en sa qualité d'institutrice laïque, fût le moins du monde libre penseuse ou athée. Elle était, au contraire, le pilier de la paroisse, le bras droit de M. le curé. S'agissait-il d'aller secourir et soigner quelque pauvre femme malade, de parer un autel, ou de mettre une pièce de plus aux soutanes que le bon prêtre faisait durer outre mesure, afin de pouvoir donner davantage, c'était à Mlle Rose qu'il s'adressait.

Nous la trouvâmes précisément en train de parfaire une de ces savantes reprises, pendant que son chat, assis devant elle, suivait avec intérêt les évolutions rapides de son aiguille. Le bruit de nos pas le mit en fuite, et Mlle Rose abandonnant la soutane, nous offrit des chaises, en s'exclamant joyeusement. Cependant, notre arrivée n'avait pas été absolument imprévue ; car Mlle Rose, ayant retiré du feu une grande casse-rôle de lait, la posa sur la table où se trouvaient déjà trois tasses, un petit pain au beurre, luxe inusité chez la bonne demoiselle.

Fantille refusa de s'asseoir ; car, dit elle, l'ouvrage n'allait pas manquer ; mais elle ne put échapper ainsi à Mlle Rose qui, d'un bond, se trouva auprès d'elle avec un pain au beurre qu'elle lui glissa dans la poche de son tablier. Fantille remercia et partit en le croquant.

Je savourai lo mien à mon aise, avec accompagnement de lait et café. Ce n'était pas le premier jeudi que je passais chez Mlle Rose : bien souvent, depuis ma plus petite enfance j'étais venue auprès d'elle et je n'y trouvais jamais le temps long. Je jouais avec son chat, je donnais à manger à ses poules, à son lapin blanc ; j'apprenais d'elle à faire des trousseaux pour mes poupées ; enfin, je babillais en toute confiance. J'aimais sa chambrette tranquille, proprette ; sa conversation, simple et douce, comme sa personne, et j'en revenais toujours apaisée, contente. Il en fut de même ce jour là ; quand elle prit avec moi le chemin du château, Fantille ne devant pas revenir me chercher, je la suivis avec le sentiment de satisfaction qu'on éprouve au soir d'une journée bien remplie. Elle me laissa à l'entrée du parterre, car elle était un peu attardée et craignait de rentrer à la